

—Alors, vous ne chavez rien ? dit-il.

—Rien de rien.

—Mais vous l'accompagniez cependant ?

—Excusez moi, dit Patoche en prenant un air digne. J'avais une course à faire au cercle, un client à consulter pour un avis à prendre. Jacques est entré avec moi. Jamais il n'avait mis le pied dans un cercle. Il voulait voir. Je causai longuement avec mon client. Lorsque je voulus sortir, je cherchai Jacques. Quelle fut ma surprise de le retrouver installé devant une table de baccarat ! La fièvre rougissait ses joues. Des frémissements agitaient ses mains. Il gagnait, il gagnait des tas d'or. J'essayai de l'emmenner. Je lui fis des observations, il ne se retourna même pas vers moi, il ne me répondit pas. Je suis sûr qu'il ne m'a pas entendu. Alors, navré, je le laissai au cercle et je m'éloignai. Comme je ne l'ai pas revu depuis, j'ignore comment il a achevé sa soirée et je ne pouvais soupçonner la terrible fin de la partie, telle que vous venez de me la raconter !

Et joignant de nouveau les mains, doucereux et pleurard :

—Oh ! le pauvre garçon, le pauvre garçon ! Quel malheur !

—Très malheureux pour Jacques, che qui est arrivé là !

—C'est-à-dire que cela peut briser sa carrière ! Si le colonel l'apprend, Jacques peut être cassé de son grade.

—Le colonel chait tout. Les journeaux lui ont tout appris.

—Alors, c'est complet.

—Vous allez quelquefois dans cet endroit, mon chieu Patoche ?

—Oh ! rarement, et encore faire une partie d'écarté ; je ne joue jamais au bacarat, c'est traître le bacarat.

—Mon neveu n'est ni un voleur, ni un tricheur au jeu. Perchonne de cheux qui le connaissent ne peut chonger à l'accuser. Il est donc victime d'un hageard, d'un funeste hageard.

—Oui, assurément, je crois comme vous.

—Mais les hageards, chouvent, che chont les hommes qui les conduigent, qui les mènent par le bout de l'ourelle, quelqu'un avait peut être triché, avant mon neveu, et mon neveu ch'étant chervi des mêmes cartes ch'est trouvé tricher à chon tour.

—Impossible, monsieur Routard.

—Impossible et pourquoi ?

—Parce que des cartes neuves sont données à chaque banquier, toutes les fois qu'il prend la banque ; or, vous avez dit vous-même qu'on avait compté les cartes de Jacques, qu'on y avait trouvé neuf cartes de trop et qu'un joueur, du reste, avait prétendu avoir vu Jacques glisser une portée dans son jeu.

—Oui. Chela ch'est passé ainsi. Et pourtant...

L'oncle César se gratta la tête et, oubliant son rôle de pauvre homme, dans une exclamation de douleur et de colère :

—Je donnerais bien chent mille francs pour le connaître ce joueur qui a accugé mon neveu, oui, je les donnerais bien, les chent mille francs !

—Cent mille francs ! Et où les trouveriez-vous ? dit Patoche, avec un haut-le-corps, toute de suite pris d'inquiétudes.

L'oncle César rougit violemment. Il avait failli se trahir. Il eut un bon gros rire, en haussant les épaules :

—Je les donnerais chi je les avais ! dit-il.

Et il pensait en regardant Patoche :

—Eh ! eh ! avec ce rusé coquin, il faut se mordre la langue quatre fois avant de parler !

Il reprit, après un moment de réflexion :

—Vous ne pouvez rien me dire ?

—Dame ! non et j'en suis navré, monsieur Routard.

—Répondez cheulement à chechi : Chi quelqu'un du cherle avaient eu, pour quelque cauge que j'ignore, l'envie de nuire à mon neveu, aurait-il pu glischer dans les cartes, comment appelez-vous ehela ? une porchion... une....

—Une portée.

—Oui, une portée, chans que mon neveu chen doutât. Répondez !

Patoche secoua la tête.

—Je ne le pense pas. Il faudrait être si habile !

—Le croupier le pourrait peut-être ou un garçon du jeu ?

—A la rigueur. Mais n'oubliez pas que l'on a vu, j'appuie sur le mot, on a vu Jacques glisser les fausses cartes.

—Voilà che que je ne comprends pas. Le con naichez-vous, chelui qui a vu ?

—Non, j'étais parti.

L'oncle resta longtemps pensif. Il avait cru pouvoir tirer quelque chose de cet homme. Mais Patoche était sur ses gardes il ne se livrait pas. Il fallait renoncer à savoir quelque chose de ce côté-là. Il était fort ennuyé, l'oncle César. Il se leva, prit son chapeau et salua Patoche.

—Je vous demande pardon de vous avoir dérangé monsieur Patoche. Je vous ai fait perdre un temps préchieux.

Et il jeta un regard circulaire admiratif sur les nombreux dossiers vides et sur l'énorme caisse majestueuse.

—Tant pis, que mon neveu che tire de là comme il pourra, adieu, monsieur Patoche. Plachez bien mes dix mille francs ! N'est ce pas ?

—Ne craignez rien, monsieur Routard, dit le greudin. Votre argent est en bonnes mains, je vous en réponds.

L'oncle ne répliqua rien. Il pensait :

—C'est bon. Avec toi il faut jouer serré. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot ! Je suis sûr que tu es pour beaucoup dans ce qui arrive ! Comment ? Dans quel but mystérieux ? Je l'ignore. Mais quand je devrais, pour le savoir, dépenser un million, je le saurai !

Patoche le reconduisit poliment jusque sur le carré, puis rentra.

—De quoi se mêle-t-il, ce cuistre, murmura le misérable en rangeant les dix billets de mille francs. Heureusement il n'est pas à craindre !

Il allait mettre l'argent de César dans la caisse quand il se ravisa.

—Voyons, se dit-il, récapitulons un peu mon existence. Elle est assez agitée depuis quelque temps. Les gens de police se battent les flancs pour trouver le meurtrier de Pontalès. On ne le trouvera jamais. J'ai des raisons pour en être sûr. Je puis être tranquille de ce côté-là. Malheureusement, j'ai trois autres cordes qui me tirent vers le bague : les trois faux sur la maison E. W. Jacobson.

Tout en monologuant, Patoche ouvrit son portefeuille et en retira les trois billets qu'il relut.

—Très bien, ces trois billets ne sont à échéance que dans quelques semaines. Cependant je suis inquiet. Je ne veux pas attendre trop longtemps avant de les retirer de la circulation. Comment faire pour les retrouver ? Je vais passer chez le premier endosseur, puis chez le second, puis chez le troisième. Je serai sauvé s'ils ne sont pas encore arrivés chez Jacobson.

Il fourra quinze mille francs dans son portefeuille et sortit.

* * *

L'oncle César revint chez Marjolaine et passa le reste de la journée à réfléchir sur ce qu'il devait faire.

—Et d'abord, se dit-il, il me faut de l'argent liquide. Rien ne perchuade comme une poignée de louis ou une liasse de billets.

Le lendemain, vers dix heures, il se présentait dans les bureaux de la maison E.-W. Jacobson, son banquier. Rue de Richelieu, une entrée sombre de vieille maison, dont la devanture est occupée par des marchands de bibelots, un marchand de poêles nouveau modèle et un pharmacien. Au premier étage, une couturière et un tailleur. Au second, des ménages. Mais cette entrée conduit, par le porche sombre et humide où se trouve la loge du concierge, dans une très vaste cour carée, au fond de laquelle s'élève un autre corps de bâtiment, sur le fronton duquel, en lettres d'or, sur une plaque de marbre noir, se détachent ces mots :

BANQUE FRANCO-AMÉRICAINNE

C'est la grande et sérieuse maison E.-W. Jacobson. La banque occupe tout ce corps de bâtiment, pareille à une maison dans une autre maison. Elle a une sortie rue Vivienne, presque en face de la Bourse. En homme habitué de ce chemin-là,

l'oncle César traversa le porche, ne demanda aucun renseignement au concierge, et au bout de la cour entra dans les bureaux. Il se trouva dans un hall encombré de tables sur lesquelles, entre des encriers, des sabliers, des pelotes d'épingles, étaient éparpillés des bordereaux de toutes couleurs. Des clients déjà étaient assis là, étiquetant des coupons et faisant leurs bordereaux. L'oncle César traversa le hall, prit un couloir qui longeait les guichets et ouvrit une porte au-dessus de laquelle était écrit :

CAISSE CENTRALE

Un garçon de bureau s'approcha de lui :

—Monsieur désire ?

—Je veux parler à M. William ou à M. Edouard Jacobson.

—M. William Jacobson est absent de Paris, quant à M. Edouard....

Et le garçon jeta un regard dédaigneux sur la mise de Routard. L'oncle était vêtu d'une redingote grise propre, mais râpée. Il tortillait dans ses larges mains poilues les larges bords de son chapeau noir, de feutre mou. Il portait comme toujours et en tous pays, des brodequins solides, garni d'une triples rangée de clous. L'oncle César comprit :

—Mon garchon, dit-il, tu n'es pas obligé de me connaître. Va dire à M. Edouard Jacobson que je dégère lui parler.

—Votre carte, monsieur.

—Une carte ? jamais je n'en ai pochédé. Mais j'ai un nom qui est fachile à retenir : Chégéar Routard. Va, mon garchon, va. Ne crains rien ton maître me connaît.

L'huissier sortit. Presque aussitôt accourut vers le bonhomme, les mains tendues, le sourire sur les lèvres, un grand garçon blond, portant toute sa barbe, âgé de quarante ans environ, d'allure sympathique.

—M. Routard ! Ah ! que je suis heureux.

—Et moi aussi, monsieur Edouard.

—Entrez donc.

Et le banquier l'introduisit dans son cabinet. Un employé qui entrait dans le vestibule se mit à rire de la figure déconfitée du garçon. Il lui frappa sur l'épaule.

—Tu sais, mon vieux, une autre fois ne le fais pas attendre, le bonhomme. Retiens bien son nom. Routard, ancien marchand de cuirs. Et je te souhaite ses cinquante millions de fortune.

L'oncle était entré dans le cabinet d'Edouard Jacobson, le plus jeune des deux banquiers. Ils se connaissaient de longue date et Edouard avait pour l'oncle l'estime qu'on doit à son plus riche client en même temps que le respect qu'inspirent un caractère bien trempé et une probité commerciale à toute épreuve. Césard Routard était, en effet, à force d'intelligente audace, arrivé à une grosse fortune. Ils causèrent affaires pendant quelques minutes. Puis, Edouard en souriant :

—Je parie que ce n'est pas seulement pour me demander des nouvelles de ma santé que vous êtes passé ce matin à la banque ?

—En effet, dit l'oncle en souriant.

—Vous aviez peur de parler ?

—Hé ! hé !

—Toujours le même.

—C'est qu'il me faut une groche chomme.

—Dites combien.

—Je ne chais pas au juchte, mais je crois que provigeoirement avec chent ou deux chent mille francs chela chuffira.

—Asseyez-vous à mon bureau. Signez-moi votre chèque et j'enverrai vous chercher la somme.

Le cabinet du caissier principal donnait sur le bureau du banquier. Ce bureau du reste était le centre, pour ainsi dire, de tous les autres ; ceux-ci avaient une porte donnant sur le cabinet d'Edouard Jacobson. La plupart du temps ces portes restaient ouvertes, Edouard, très actif, plus spécialement chargé des affaires intérieures d'administration de la banque, allant et venant sans cesse. Dans un coin de son vaste cabinet, un téléphone, des sonneries électriques sur le bureau même et des tuyaux acoustiques correspondent avec la banque tout entière. Au moment où Edouard allait sortir, pendant que l'oncle libellait et signait